

prend en main, les lecteurs comme Boulay, pour nous mener au dénouement de l'intrigue alors que la conclusion réinsère un soupçon de paranormal – ou est-ce un brin de folie, d'obnubilation? – pour nous garder en suspens: «qui pourrait confirmer qu'il n'y a qu'une vérité dont il faudrait se contenter?» (p. 248).

Eileen Lohka
University of Calgary

**LÉVEILLÉ, J. R. (2003) *Nosara ou le volume de l'identité, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 220 p.*
[ISBN: 2-921347-74-1]**

J.R. Léveillé est sans aucun doute la voix la plus entendue et la plus respectée de la francophonie canadienne hors Québec depuis Gabrielle Roy. Il est aussi l'auteur le plus prolifique. *Nosara ou le volume de l'identité* est le treizième récit (il publie depuis 1968) d'un écrivain qui passe avec une aisance naturelle non seulement du genre romanesque au genre poétique, mais de la fiction à la non-fiction, à savoir l'essai et des textes de facture savante.

La quatrième de couverture du roman identifie J.R. Léveillé comme «un auteur nord-américain de langue française né à Winnipeg» qui publie «au Canada et en Europe». Ce paratexte a pour but d'étendre la portée de l'œuvre bien au delà des frontières manitobaines, de l'inscrire non pas dans le seul devenir d'une minorité, mais dans le devenir de la société occidentale. Quand on considère, en plus, que le cadre de toute l'intrigue romanesque est l'avion menant le narrateur héros au Costa Rica, puis à la station balnéaire de Nosara et ses environs, on ne peut que conclure à la hantise de l'auteur d'être associé à une littérature de type régionaliste.

Cela est d'autant plus vrai que ce que travaille J.R. Léveillé dans ce roman est moins l'anecdote narrative qu'un réseau riche et varié de thèmes et de formes qui se donne à lire plus sur le mode du poème que sur celui du récit. La structure de la substance littéraire, tressée au hasard de l'inspiration, montre de manière performative – et sur le mode jouissif –

l'adhésion de l'écrivain à une certaine postmodernité. Dès le début du roman est évident le parti pris de J.R. Léveillé pour l'impur, c'est-à-dire pour le principe du mélange choquant. Dans *Nosara*, cela se traduit par la pratique de l'accumulation de propos hétéroclites selon une logique qui tient clairement de l'association d'idées. Les dialogues, extrêmement elliptiques, mettent en scène deux voix qui font évoluer le même discours: celui de l'amour libre. De ce discours émane un sentiment d'émerveillement devant la liberté d'être dans un paradis épuré de la notion de Faute. Cette expérience de profonde et abondante liberté est redevable au flux incessant de référents culturels modernes et anciens ainsi qu'à une indifférence royale à l'ancien impératif de progression logique. De cette manière, J.R. Léveillé illustre par l'écriture non seulement ses croyances concernant la genèse textuelle ou artistique, mais aussi sa conviction en la vertu de la démarche intuitive en toutes choses. Les principes bouddhistes précèdent chaque mouvement de la plume et, on pourrait le dire, tout mouvement des hanches des personnages. Écrire, aimer (au sens physique du terme) procèdent de la même pulsion: les deux activités sont éminemment charnelles. «J'aime toujours travailler là où la femme dort», fait dire J.R. Léveillé à son narrateur écrivain au début d'une page particulièrement lyrique, sensuelle, page qui se termine avec «Elle [la femme], assoupie, dans le lit de ma phrase» (p. 58). Ce début et cette fin de passage soulignent l'indistinction entre les corps auxquels a affaire le scripteur. Ainsi, l'auteur travaille la matière verbale, l'encre et le papier comme l'amant travaille le corps de la femme. Celle-ci serait objet et sujet, comme le serait aussi l'écriture qui commande l'écrivain soumis à la courbe de la phrase désirée – alors qu'il pense justement l'exploiter. Ce qui est l'expression de l'inconscient ou de l'intuition libérée de toute considération morale est pour l'auteur un bien exaltant, et le bonheur consiste en la multiplication de ces moments exaltés.

Les écrits de J.R. Léveillé sont en général une attaque contre les catégories pures générées par la rationalité traditionnelle, mais le roman *Nosara* l'est de manière toute particulière. Les genres littéraires y sont mêlés selon un système certes un peu lâche, mais selon un système qui pourrait bien être celui de l'inconscient du narrateur choisi

pour ce livre: des dialogues parfois très longs et des pans d'essais (sur l'art de bien vivre) alternent avec un poème bref. La logique de la composition fait écho à celle du jazz, où l'on improvise à l'intérieur d'un cadre extrêmement lâche (choix de l'instrument, choix d'un titre pouvant assurer une certaine atmosphère...). J.R. Léveillé fait même dire à son personnage écrivain, porte-parole évident de son esthétique de romancier, qu'«il n'y a pas vraiment d'arrière-pensée à ce qu'[il] écri[t]» et que «[l]'extase de l'écriture seule suffit» (p. 62).

Comme dans le nouveau roman dont tous les romans de J.R. Léveillé portent la trace indélébile, le non-événement est roi: un personnage, conservateur de musée et auteur, se rend à Nosara, au Costa Rica, avec son amante photographe de mode; à part le départ de l'amante pour remplir un contrat à New York et son retour (ce qui permet au narrateur de réfléchir en tant qu'homme provisoirement seul), rien ne se passe qui ne se passerait pas pour n'importe quel touriste en manque de paix et d'exotisme. Au contraire du *Soleil du lac qui se couche*, roman précédent de J.R. Léveillé dans lequel on a pour la première fois une vraie progression narrative, *Nosara* abolit la temporalité; aucune véritable saillie événementielle marque une évolution digne de ce nom. Même la relation pourtant dénuée d'engagement entre les amants respire de constance et d'éternité. Ce qui passe pour une intrigue dans *Nosara* n'est donc pas ce qui doit retenir l'attention; seuls le doivent le discours plus abstrait de J.R. Léveillé, d'une part, sur les relations entre l'humain, le divin et la beauté, et, d'autre part, le jeu des formes d'expression romanesque.

Le culte du spontané si cher à J.R. Léveillé (et à l'auteur représenté, à qui J.R. Léveillé fait dire que l'inspiration est pour lui «une religion», qu'il «joue du jazz avec l'univers» [p. 59]) favorise, outre les associations d'idées, l'humour. Le ludique règne dans l'univers du romancier, surtout l'humour basé sur le signifiant: le résultat est que les jeux de mots comme «Rien ne sert de mourir, il faut pâtir à point» (p. 178) abondent. Une autre forme d'association ludique est la réunion de références issues d'univers très éloignés. Par exemple, dans le passage suivant, J.R. Léveillé se sert d'un chiasme pour renforcer la similarité de contenu entre deux personnalités contraires, Tchang Tzu (Confucius), parangon

de la sagesse millénaire ancienne, et Lautréamont, incarnation de la révolte moderne contre ce qui passait encore comme sagesse: «Tchang Tzu: “Je ne sais pas si je suis un homme qui rêve que je suis un papillon, ou un papillon qui rêve que je suis un homme”». Ou plus clair encore: «La mouche ne raisonne pas bien à présent. Un homme bourdonne à ses oreilles» (p. 181).

Ces citations montrent, de plus, l'importance pour J.R. Léveillé d'inscrire l'Autre dans sa parole, qui est une tentative de se dire et de dire l'existence humaine. Le Soi et l'Autre participent justement à ces catégories oppositionnelles niées par J.R. Léveillé, car, dans son cas, l'identité se conçoit comme un vide toujours disponible à l'Autre, substance en creux qui se révèle ainsi à la rencontre d'entités autres. Cela explique la très importante présence de l'Autre dans toute sa variété: par exemple, sur la seule page 179 se côtoient des bribes de discours scientifiques, des enseignements Tao, des considérations concernant Kafka, Manet, Cézanne, de même que plusieurs citations de Rimbaud et de Mallarmé, parfois assez longues. Ces citations peuvent se faire en d'autres langues que le français: par exemple, les très longs passages en anglais de *Sexus* d'Henry Miller occupent la part du lion des quatre premières pages du roman. On s'imagine aussi J.R. Léveillé prenant plaisir à faire voisiner des tons contraires, le vulgaire et le sublime, et à effacer les différences entre le grand Art et les arts dits mineurs. La citation n'épargne personne, tant et si bien que des figures contemporaines de la société franco-manitobaine se trouvent intégrées au flux verbal du romancier, puisque, dans le panthéon bigarré du narrateur, il y a de la place pour Rosmarin Heidenreich, critique littéraire, («Voilà! Alors que le revêtement de l'œuvre a été justement qualifié de “post-moderne” par Heidenreich dans le *New York Times* [...]» [p. 99]) et le poète Charles Leblanc («*La vie... c'est une maladie mortelle qui se transmet sexuellement*» [p. 99]). Et en développant tout un passage sur un des livres de l'auteur diégétique, *New York Poetry*, J.R. Léveillé s'inclut lui aussi dans l'étrange constellation d'auteurs cités, car ce livre, qui «utilise le langage de la publicité», pourrait bien être une référence à *Montréal Poésie* (1987), œuvre fortement nourrie d'anglais, de publicité et d'urbanité, signée de l'auteur dont le nom figure sur la

couverture de *Nosara*. Ainsi, pour J.R. Léveillé, le soi est un autre au même titre que le sont les autres.

Pour l'auteur représenté comme pour J.R. Léveillé, il s'agit, en écrivant, de «rendre l'identité comme l'eau. Eau, terre, feu, vent. L'écriture est un super conducteur. Elle supporte tout» (p. 52). Autrement dit, l'écriture favorise la diffraction identitaire, qui est perçue comme une libération vitale. Comme l'enseignent les tenants de la philosophie bouddhiste et comme le prônent les voix de l'art moderniste révolutionnaire, la transcendance de son état ne vient que lorsque l'identité ancienne, donnée, a été liquidée. L'entreprise de J.R. Léveillé de célébrer la liberté jouissive est donc doublée d'une entreprise destructrice de sens et d'identité figés. Sans aller jusqu'à dire que le vide est une condition de sérénité, on pourrait dire que le vide résultant de la liquidation des acquis culturels habituels est pour lui un vide nombreux, une disposition de l'esprit à travers laquelle s'exprime néanmoins une identité sûre, même si elle ne peut être circonscrite.

En ce sens, ce roman est non seulement la relation d'un séjour au Costa Rica, il est aussi, voire surtout, un exercice de connaissance de soi. D'ailleurs, le titre complet du livre, *Nosara ou le volume de l'identité*, rend patent l'intention de l'auteur d'illustrer à sa façon le vieil adage: «Connais-toi toi-même». Le voyage à Nosara, espèce de lieu hors-lieu et hors-temps, favorise la liquéfaction de l'essence, qui devient mobile et apte à de l'expansion, tant et si bien que chaque dialogue à bâtons rompus, chaque association insolite faite dans un pan de texte, qui n'est ni tout à fait roman, ni tout à fait essai, ni tout à fait poème, participe d'une libération du figé sans perte de substance, puis d'un étalement de cette substance pour rejoindre le tout, duquel le soi deviendrait indissociable. Cependant, l'identité incernable (néanmoins objet de saisissement) l'est sous la forme d'un «volume», dans les deux sens du terme: l'identité multiple et changeante est pourtant «contenue» dans un livre, le «volume» produit à l'aide d'un éditeur, et ce que J.R. Léveillé tâche de connaître, voire de modeler. Car, à la manière d'un sculpteur, sa main épouse au plus près la matière, comme pour en mesurer la texture, la résistance et, encore comme le sculpteur, sa main modèle, entre dans la matière pour en changer la forme et le sens. Ce

rapport avec l'identité est nécessairement charnel, viscéral, car le volume travaillé est ce langage bel et bien constitué de tout ce qu'est J.R. Léveillé, matière et âme en rapport étroit avec la Matière (et peut-être aussi l'Âme).

J.R. Léveillé va même jusqu'à exploiter son rôle d'auteur dans son projet de rendre l'essence moins figée, plus malléable, de brouiller la frontière entre le monde des idées et le monde temporel. Il y parvient grâce à un petit clin d'œil sur l'endos de la première de couverture, où il joue sur la distinction entre l'auteur en chair et en os et l'auteur représenté dans le roman: «L'auteur a fait ce voyage, il a lu ces livres, il a vu et connu ces choses, donc tout là-dedans est absolument vrai puisqu'il s'agit d'une grande fiction». Le parallèle entre la personne et l'instance narrative est renforcé par la constance des attributs donnés aux héros des romans de J.R. Léveillé. On n'a qu'à évoquer ses trois derniers romans pour confirmer l'hypothèse que le héros mâle, toujours un peu mystérieux, toujours écrivain et toujours un modèle d'hédonisme serein, se calque sur la personne de J.R. Léveillé. C'est le cas de l'écrivain new-yorkais d'*Une si simple passion*, d'Ueno, le poète japonais du *Soleil du lac qui se couche* et de la voix narrative principale de *Nosara*. Dans tous les cas, aussi, un personnage féminin se pâme devant les paroles parfois bien absconses de l'écrivain, qui – disons-le – prend parfois des allures de gourou.

Bref, *Nosara ou le volume de l'identité* est pour J.R. Léveillé une occasion de livrer un instantané de lui-même dans sa quête aussi éternelle qu'irréalisable de saisir l'identité, la sienne et celle de tous, alors même que celle-ci se mute et que, telle l'eau, elle s'échappe par le creux entre les doigts. Il replonge néanmoins et allègrement sa main, son corps entier dans cette eau, songeant sans doute, ce faisant, à de nouvelles manières de plonger, et à la manière de plonger son lecteur en plein cœur du délice d'exister.

René La Fleur
Université de Montréal